

LE CONFLIT DES ECCLÉSIOLOGIES

POUR UN DEUXIÈME CONCILE DE JÉRUSALEM

"L'Eglise de demain sera davantage une "christianie" que du christianisme. Le mystique et l'expérimental doivent être la priorité de l'Eglise de demain". L'affirmation, osée et lucide, est de Raymond Panikkar (auteur de plus de 30 livres traduits en diverses langues), le prêtre et théologien invité à prononcer la conférence de clôture au IIIe Congrès International de Prêtres catholiques mariés, sous le titre "Le conflit des ecclésiologies : pour un IIe Concile de Jérusalem".

La lecture n'en est pas facile, comme vous le verrez. Mais cela vaut la peine et il n'est cependant pas nécessaire de devoir lire plusieurs fois ce texte. Mais pourquoi ne pas le lire avec l'un ou l'autre compagnon affamé lui aussi de vérité et de liberté ? Parce qu'il nous ouvre des horizons auxquels on songeait difficilement auparavant. Et qu'il nous éveille à des attitudes et à des actes humains et fraternels, intrinsèquement évangéliques que notre temps et notre monde ont bien besoin de rencontrer dans des hommes et des femmes qui confessent et s'assument comme étant de Jésus-Christ.

L'Esprit fait neuves toutes choses et renouvelle la face de la terre. Et l'Eglise n'est pas en dehors de cette rénovation constante. L'Eglise d'hier ne sert pas pour aujourd'hui et moins encore pour demain. La tradition se vit en se transmettant et se transmet en se transformant, suivant toujours le souffle de l'Esprit. L'Eglise sera comme les chrétiens la feront. Et ils s'efforceront de la faire en accord avec ce qu'ils croient qu'elle doit être. Il y a beaucoup de croyances à l'intérieur de la même Eglise et de la même foi. Le conflit est co-naturel à l'homme et à l'Eglise. L'idéal n'est ni l'unité, ni l'uniformité, mais l'harmonie et la polarisation. L'Eglise devrait être l'aréopage du dialogue, le lieu de réconciliation et l'endroit naturel pour la *coincidentia oppositorum* (harmonie des contraires).

Seul un Concile Universel, qui ne devrait pas être exclusivement chrétien, ni même exclusivement humain, mais inclure toute la terre, pourra faire converger pacifiquement les efforts humains vers ce que les Evangiles appellent le Royaume des cieux et sa Justice. La situation, et de l'humanité et de la planète, exige une initiative de cette envergure.

Cet aréopage pour l'unification de l'humanité ne peut être une tour de Babel. Il lui faut une référence transcendante, tout autant objective (le Divin sous toutes ses appellations), que subjective (la foi, comme réalité transcendante qui s'articule dans une variété de croyances). L'ordre du jour ne peut être élaboré a priori, ni seulement par une des parties. Ce doit être un dialogue dialogal en acte et toujours en train de s'actualiser.

Les grands problèmes de l'humanité (faim, guerre, injustice, ordre économique, science, technologie) sont, au fond, des questions humaines ultimes de vie ou de mort et, finalement, religieuses. Les Eglises chrétiennes en général, et la romaine en particulier, ne peuvent tourner le dos à cette obligation d'humanité.

"Si quelqu'un est en Christ, c'est une créature nouvelle: ce qui est vieux est passé; voici que tout se fait neuf" (2 Co 5,17). Cette citation n'est pas un luxe pour orner un discours. Elle veut être le symbole de tout ce que je vais dire. Et ce sera très traditionnel.

Les chrétiens luttent pour la liberté de religion et d'expression tant qu'ils ne sont pas au pouvoir. Quand ils le conquièrent, les choses changent. Les théologiens spéculent sur l' "originalité" chrétienne face aux autres religions. Mais quand ils placent le Christ au pouvoir, il semble que tout l'effort précédent est terminé et que la tâche de la théologie consiste seulement à répéter et à imiter. Une



bonne partie de la théologie s'est réduite à de l'archéologie, c'est-à-dire à fouiller les commencements et à en tirer des déductions plus ou moins logiques. Comme si la vie était déduction et non pas nouveauté et même surprise.

Nous avons fréquemment une théologie mercenaire. Alors que la théologie n'est pas pure exégèse mais compréhension actualisée de la foi qui se vit.

Le christianisme n'est pas une religion du livre mais de la Parole, de la Parole vivante, du logos incarné qui, ironie, ne nous a rien laissé d'écrit, pour que nous ne tombions pas dans la tentation de nous identifier avec des phrases plus ou moins brillantes qu'il aurait dites.

Il m'a été demandé de parler à ce IIIe Congrès International des Prêtres Catholiques Mariés sur ce que doit être l'Eglise du XXIe siècle. Je me limiterai à trois points, chacun d'eux subdivisé en trois autres.

1. Le destin de l'Église

1.1. L'Eglise sera comme les chrétiens la feront

Je commencerai par dire que l'Eglise d'hier ne sert plus pour aujourd'hui et encore moins pour demain. Je dois cependant ajouter également que l'Eglise de demain ne peut servir de consolation pour l'Eglise d'aujourd'hui.

Nous le savons bien : l'Eglise, ce n'est pas les pierres, bien que nous continuions à penser que c'est les institutions ou pire encore les concepts. L'apôtre Pierre, comme dans une parabole bouddhiste, à propos de l'Eglise et de ses membres, parle de pierres vivantes (1 P. 2,4-5). Et nous savons tous que la vie est constante nouveauté.

Le pire à propos des richesses créées, ce n'est pas qu'elles soient richesses, mais qu'elles empêchent d'en accueillir et d'en intégrer de nouvelles. C'est pourquoi les pauvres en esprit de l'Évangile sont tous ceux qui n'ont pas de richesses à défendre.

Quand la tradition se change en fardeau, elle cesse d'exister car elle cesse d'être quelque chose de léger qui peut facilement se transmettre et se communiquer et en se communiquant se transformer. Sinon la tradition devient trahison. Et elle transforme en traîtres tous ceux qui, comme le dit l'Évangile, "lient de lourds fardeaux difficiles à transporter et les placent sur le dos des hommes, mais ne lèvent pas le petit doigt pour les aider" (Mt 23,4). Si la tradition ne se répand pas comme le parfum de la Madeleine de l'Évangile, c'est une trahison, comme le scandale de Judas (Jn 12,4).

La tradition existe pour être passée de main en main, transgressée quand nous la regardons en relation au passé, surpassée quand nous la regardons en relation au futur.

L'Eglise du XXIe siècle est à construire. Et cette évidence de fait est aussi, de droit, la vérité ecclésiologique la plus importante. Ce n'est pas la force de l'inertie qui fait l'Eglise, mais c'est l'Esprit Saint qui fait toutes choses nouvelles. Même l'Eglise.

Cette Eglise est dans nos mains. Je parle au pluriel sans exclure davantage le Pontife suprême que la pauvre veuve du trésor du Temple (Mc 12,43). Et c'est ici que commence la difficulté. Car comme l'écrit l'Écclésiaste (3,11), "Dieu a laissé le monde livré aux disputes des hommes". Ou comme le commentent les musulmans: le monde est de Dieu mais Il l'a loué aux plus violents.

1.2. Nous ferons une Eglise en accord avec ce que nous croyons qu'elle est

Si l'Eglise n'est pas notre œuvre, elle ne sera jamais nôtre et nous serons en elle comme des mercenaires ou d'autres comme des bureaucrates. Saint Paul ne dit-il pas que nous sommes synergoi, c'est-à-dire co-créateurs (1 Co 3,9; Col 4,11) ?



Plus cette création sera spontanée, plus nous la laisserons librement surgir du souffle de l'Esprit, sans élever d'obstacles, plus elle sera du Christ et réfléchira mieux ainsi son véritable visage ainsi que son lien avec le passé.

Tout l'Evangile et les Actes des Apôtres ne répètent-ils pas que nous sommes fils de Dieu, que l'héritage nous appartient de droit, puisque tout ce qui est du Père est à nous ?

Si nous regardons l'Eglise comme une multinationale, nous contribuerons à créer la multinationale spirituelle du siècle. Et pour cela l'argent ne manquera pas!

Si nous voyons l'Eglise comme Peuple de Dieu, orientons nos efforts dans cette direction.

Si nous parions sur une église cléricale, limitons nos efforts à réformer les structures présentes, avec un clergé des deux sexes davantage serviteur.

Mais la foi n'est pas une simple croyance. C'est la dimension constitutive de l'homme qui devient conscient que son être n'est pas achevé, parce qu'il est infini, qui demeure toujours ouvert. Ouverture que nous pouvons appeler transcendance. Et cette foi s'articule et se concrétise en de multiples croyances et même en une variété de religions. Jusque dans la même église, la foi est polysémique. Ce qui rend les choses difficiles. Qui, en effet, va créer l'Eglise du XXI^e siècle?

1.3. Nous ferons l'Eglise selon l'impulsion de notre foi

On a l'habitude de dire que chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite. Ou le gouvernement qu'il tolère. On pourrait dire la même chose de l'Eglise.

Clément d'Alexandrie déjà définissait la foi comme l'audace de la vie. Si l'Eglise de demain est à faire et sera comme nous la ferons, il est nécessaire de demander où sont les hommes et les femmes disposés à charger leur croix et à vivre la joie de la faire.

Si cependant nous préférons abandonner la création de l'Eglise aux mains de quelques-uns, pourquoi ne pas nous consoler ensuite avec l'unique droit qui nous reste, le droit de murmurer? Se disculper avec le "Ils ne nous laissent pas faire" est une excuse d'adolescents. Et même les adolescents apprennent à faire des choses que leurs parents ne leur permettent pas! De là vient que l'Eglise du XXI^e siècle dépend non seulement de l'idée que nous en avons, mais également de notre pratique, aujourd'hui.

Le découragement de beaucoup de chrétiens est compréhensible, face à l'état où se trouve l'Eglise aujourd'hui. Mais Jésus ne nous a-t-il pas enseigné par son exemple que, lorsqu'une loi est injuste ou bien étouffe la créativité humaine, elle doit simplement être ignorée par la liberté et même par le simple sens commun? Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat (Mc 2,27).

Du reste, Jésus a payé cette liberté de sa propre vie. Mais si pour nous l'Eglise n'est qu'un club de loisirs, alors cela ne vaut pas la peine de se donner du mal et encore moins de risquer des ennuis.

2. Différentes ecclésiologies

2.1. Le conflit est co-naturel à l'homme et à l'Eglise

Bien que l'ecclésiologie monolithique dominante ne me paraisse pas bonne, je me demande si ma notion d'Eglise ne va pas paraître dangereuse et même fautive aux yeux de certains. .

Je commence par une description phénoménologique de ce qu'est pour moi ou de ce que devrait être l'église : elle est l'aréopage où les opinions les plus disparates peuvent être pacifiquement débattues. L'Eglise est, devrait être, l'aréopage de la paix.



Le conflit des ecclésiologies n'est ni d'aujourd'hui, ni d'hier. Il était déjà évident entre les apôtres. Ce fut le cas du premier Concile de Jérusalem (Actes 15,1ss), sur lequel je souhaiterais que soit modelé un second Concile de Jérusalem pour notre temps.

Nous pouvons dire en effet, fidèle à la plus ancienne tradition, que le conflit est inhérent, aussi bien à la nature humaine qu'à la propre constitution de l'Eglise (In 21,18). L'idéal humain n'est pas l'univocité ni l'unanimité mais la diversité et l'harmonie. La réalité est bipolaire et la Trinité est son plus grand exposant. Nous devons apprendre à ne pas accepter que la bipolarité se transforme en tension, pire encore, en guerre, ou en un pouvoir despotique d'un pôle sur l'autre.

Un des points les plus faibles de la modernité, et que nous sommes en train de payer durement, c'est l'incapacité à affronter l'incertitude et l'insécurité. Descartes viva it obsédé par la certitude et a contaminé toute la société moderne avec sa peur, qu'il a traduite dans une paranoïa de sécurité. Or la raison n'est pas plus capable d'offrir la certitude que les canons ou l'argent.

Un des impacts les plus aberrants de la modernité à l'intérieur de l'Eglise, c'est donc l'obsession de l'infaillibilité. Mais n'importe quel psychologue sait que la peur de se tromper peut devenir plus pernicieuse que la peur elle-même.

2.2. Le cœur de l'Eglise, c'est la liturgie

Les diverses conceptions de l'Eglise peuvent se résumer dans la métaphore centrale de l'ecclésiologie qui est celle du corps : un corps mystique et sociologique, aussi bien cosmique que mystérieux tout comme historique et actuel. Il y a eu des époques qui ont plus accentué un aspect que l'autre et il est vrai que nous avons des ecclésiologies pour tous les goûts. Ces conceptions ne sont pas toujours compatibles entre elles. D'où la nécessité d'un dialogue dialogal et de la reconnaissance du pluralisme.

Pour moi, l'Eglise est communauté liturgique. Je m'explique: la liturgie est l'action cosmothéandrique d'un peuple, c'est-à-dire l'ensemble des actions par lesquelles un peuple vit sa vie, édifiant un monde progressivement meilleur, plus beau et surtout plus juste. L'appeler cosmothéandrique signifie que, dans cet ensemble d'actions, le Divin, le Monde et l'Homme sont trois facteurs indispensables pour la synergie, à savoir la coopération en vue de la construction de cette réalité qu'il appartient à l'homme d'au moins configurer. Toute action humaine intégrale est une action liturgique en quoi intervient le Divin, l'Humain et le Matériel.

S'il n'y a pas de peuple, il n'y a pas de liturgie, car le mot "liturgie" veut dire "action du peuple". Ainsi, bien des assemblées de tribus africaines réunies en vue de réfléchir et de décider sur la vie en communauté, sont des liturgies. Un vrai parlement peut être une liturgie. Encore que ce que font habituellement certains magnats à Bruxelles ne le soit évidemment pas. L'Eglise est la convocation du peuple à se-réunir. La liturgie chrétienne est celle dans laquelle ces actions sont présidées par Jésus-Christ.

Cette présidence implique présence. Cette présence est l'eucharistie. L'eucharistie implique la foi. Cette foi, c'est croire en sa présence. Ainsi nous refermons le cercle, non pas vicieux, mais vital, de la liturgie. Une foi que certaines communautés de base, heureusement, ont déjà redécouverte.

L'Eglise est communauté humaine en action, action de maintenir ciel et terre unis ou, en langage chrétien, action de construire le Règne de Dieu et sa Justice (Mt 6,33).

Cette expérience de vie communautaire se vit dans le présent, ce qui n'empêche pas de rappeler le passé et de s'intégrer dans l'histoire c'est-à-dire de regarder aussi vers l'avenir. Les trois temps sont unis et non distincts du temps appelé éternité.

Il resterait à expliquer que cette Eglise n'est pas le monopole exclusif des chrétiens, bien que dans cette réflexion je me limite au chrétien comme tel.



2.3. Cette action se réalise selon nos croyances incarnées dans les paramètres de notre culture et de notre personnalité

Je vais encore être plus concret et personnel. Leonardo Boff a dit il y a peu, à Madrid, qu'il avait quitté le sacerdoce car "dans l'étape actuelle, sous l'actuel pontificat, le prêtre est réduit à être un bureaucrate du sacré". Je dirais plus : réduit à être le bureaucrate d'une organisation.

Personnellement, j'ai été ordonné prêtre selon l'ordre de Melchisédec, qui n'était ni juif, ni circoncis, et qui ne croyait pas en Yahvé (Gen 14,18-20). J'ai été ordonné en référence à Abel, qui est le symbole du premier homme, disons, normal.

Bien que je ne nie pas mon lien avec Abraham et moins encore avec le Christ, il ne m'est jamais passé par la tête qu'une fois ordonné, je recevais une initiation pour autre chose que d'avoir une fonction dans le corps mystique dans toute sa réalité.

Dans mon cas, la porte d'entrée fut catholique-romaine, mais ce n'est pas pour y rester le reste de la vie. Je veux dire par là que le sacerdoce n'est pas quelque chose "sous le pontificat" de quiconque. Parce que le sacerdoce est quelque chose de plus qu'un emploi ou qu'un charisme. C'est pourquoi, personnellement, je n'accepte pas les règles du jeu que L. Boff paraît encore accepter, peut-être en conséquence de l'idée d'Eglise qu'on a communément.

Pour moi, il n'y a pas d'Eglise, il n'y a pas de communauté sacrée (au sens historico-religieux du mot) qui n'ait son sacerdoce, puisque toute communauté, par son existence même, est organique et finalement hiérarchique (quelque inadéquat que nous paraisse ce mot, vu les abus qui ont été commis en son nom). Mais personne n'a le monopole des mots, et encore moins les nouveaux venus. Ou sommes-nous aussi de ceux qui pensent que l'homme moderne est au sommet de l'évolution humaine et que lui seul représente l'humanité et est porteur d'humain? Attention alors, car lorsque le darwinisme social déjà fort déshumanisant se transforme en théologie, il nous mène à coup sûr à la plus aberrante des théocraties.

Mais il y a encore une seconde dimension que je veux décrire. Si la première est historico-religieuse, la seconde est interculturelle. Sur ce point L. Boff, comme la plus grande partie du monde théologique chrétien, appartiendrait encore au premier monde, en offrant une résistance dialectique à l'injustice. Et si c'est sa force, c'est aussi sa limite. Parce qu'il y a des situations concrètes d'injustice où il n'est plus question de savoir qui a raison. Il s'agit surtout de survivre et dans le meilleur des cas, de vivre-avec.

D'autre part, il y a une meilleure manière de lutter contre le pouvoir sans avoir à lui présenter un contre-pouvoir. C'est simplement de ne pas le reconnaître, de ne pas se laisser apeurer par lui, ni par l'argent, ni par les mitrailleuses, ni par les tirs.

Cette position n'est pas une stratégie, ni une arme nouvelle. Déjà Gandhi expliquait que la non-violence n'est pas une arme, mais une attitude religieuse, ultime. Mais c'est clair, si nous croyons que l'Eglise est seulement hiérarchie, et que la hiérarchie est celle qui est revêtue d'habits exotiques, alors ce que je dis ici ne sert pratiquement à rien.

D'où notre notion de l'Eglise est essentielle. Si ce que nous prétendons, c'est la conquête du pouvoir, pour mettre au sommet de la pyramide un pape ami qui agisse selon nos souhaits - évangéliques naturellement; si ce que nous voulons, c'est que les prêtres se marient, que les femmes soient prêtres, que les paroisses soient plus démocratiques et que le Vatican soit plus simple; si ce que nous voulons c'est seulement la réforme du statu quo, alors cette attitude que je viens de décrire paraîtra trop utopique. Mais même ainsi, luttons, organisons une autre croisade au moins meilleure que les précédentes, parce que non-violente. Car, sans pressions et révolutions, le dynamisme de l'histoire s'épuiserait.



Moi même je serais prêt à m'intégrer dans un tel mouvement. Parce qu'il faut bien commencer par un bout. Ce que nous ne pouvons pas faire c'est rester à attendre.

Mais à mon sens, il ne s'agit pas de choisir un meilleur pape ou de le faire venir du Tiers-Monde. Je n'ai ni la connaissance ni l'autorité pour juger Jean-Paul II. Ce dont il s'agit, c'est de changer l'idée même de la papauté, du sacerdoce, de la paroisse. En un mot de l'Eglise.

Si cependant nous en restons aux réformes du statu quo, si nous continuons avec la notion traditionnelle de l'Eglise et la traditionnelle idée du christianisme, alors nous n'arriverons pas à sortir de la modernité encore moins de l'Occident.

Nous savons bien qu'à terme toutes les révolutions finissent par n'être que de simples changements de chef. Sans doute il y a eu, durant les six derniers millénaires de l'histoire, des mouvements d'émancipation, mais ni les guerres, ni les injustices, ni la cruauté n'ont diminué substantiellement. Nous avons aboli l'esclavage comme institution, mais je ne me risquerais pas à dire que l'esclavage a disparu. Et comme aujourd'hui il n'est même pas légalisé, peut-être est-il pire qu'avant. Nous savons très bien quelle est la situation des indigènes sur presque toute la planète. Est-il nécessaire de rappeler les exploitations agricoles actuelles du Brésil, les mines où travaillent les enfants dans différentes parties du monde, et les millions d'enfants esclaves en Inde?

Le changement que notre temps exige est beaucoup plus radical. Et si l'Eglise a quelque chose à voir avec l'incarnation divine dans le monde elle ne peut se refuser à ce changement radical.

Voici donc la troisième phase du conflit des ecclésiologies. Il ne s'agit plus d'une ecclésiologie pétrinienne ou paulinienne ni johannique.

La simplicité de saint François d'Assise l'a amené à penser que ce qu'il devait faire, c'était simplement reconstruire l'église de Saint-Damien alors que ce qui était en jeu, c'était l'Eglise universelle. Le génie de Luther lui a fait comprendre qu'il fallait réformer l'Eglise même de Rome. Aujourd'hui, la situation est différente. Ce dont il s'agit, c'est de réformer le microcosme que nous sommes nous-mêmes, conscients que nous réfléchissons le macrocosme de toute la réalité en général et de l'humanité en particulier.

Comme le dit Hugues de Saint-Victor, "tout le monde est la maison de Dieu, tout le monde est l'Eglise catholique, tout le monde est aussi n'importe quelle âme fidèle". Car c'est le temple de l'Esprit Saint.

3. Le second concile de Jérusalem

3.1. La situation du monde

Quand deux des trois parties du monde vivent en régime d'injustice et que celle-ci n'a aucune justification d'un point de vue religieux, car c'est manifestement l'œuvre des hommes; quand, depuis la seconde guerre mondiale, 2500 hommes meurent tous les jours par des actes de guerre, 3600 enfants de faim et que des millions d'adultes ne peuvent vivre une vie humaine digne; quand en même temps, le monde moderne se vante de posséder les moyens de remédier à la situation et se prétend le plus avancé de l'histoire de l'humanité, au point de se désigner lui-même comme "premier-monde" et "monde développé", face aux autres qu'il insulte en les désignant comme "en voie de développement"; quand la terre ne supporte plus le poids de la race humaine qui se détruit elle-même, détruisant aussi la planète; quand on vit dans la crainte et la peur les uns des autres, avec une armée de 30 millions d'hommes - et maintenant, pire encore, avec un pourcentage de femmes - sans compter les millions de policiers; quand le "J'ai compassion de ce peuple" de Jésus ne peut être mieux adapté aux circonstances actuelles, il est ridicule, pour ne pas dire incompréhensible, qu'entre-temps, ceux qui disent croire dans les Béatitudes de Jésus et en l'Évangile de Justice et de Paix, continuent à se préoccuper de questions de cardamome, de fenouil et de cumin (Mt 23,23).



Les deux premiers millénaires de l'Eglise chrétienne ont été dominés par le syndrome eschatologique. D'abord dans la perspective de la venue imminente du Règne. Ensuite avec une projection pour une autre vie future.

Quand les injustices de la société étaient masquées par la compensation dans une vie future, l'Eglise pouvait offrir la consolation du surnaturel et de l'éternel, en prêchant la patience et la résignation. Mais cette prédication a aujourd'hui cessé d'être opérante.

D'abord, parce que les représentants de cette Eglise officielle ne vivent généralement pas "dans une vallée de larmes", ni dans des situations infrahumaines. Ensuite, parce que nous comprenons tous que la Justice du Royaume (Mt 6,33) ne sépare pas la justification eschatologique de la justice sur la terre.

Une Eglise pour le troisième millénaire ne peut donc continuer à Jouer avec les cartes du passé. Elle ne peut être simplement un hôpital pour les blessés, un asile pour les invalides, un refuge pour les opprimés et une demeure confortable pour les bien-installés qui acceptent, de manière irresponsable, le statu quo.

Quand les problèmes sont de vie ou de mort, c'est-à-dire de salut ou de condamnation, n'appartient-il pas à l'Eglise dans toutes ses acceptions, de se préoccuper de la situation humaine et de faire quelque chose pour le Règne de Dieu et sa Justice ? Voilà, pour moi, une tâche éminemment ecclésiale. Pas seulement celle de quelques individus, plus ou moins charismatiques.

3.2. Un concile universel

Mon ami Hans Küng aimerait qu'il y ait un Concile Vatican III pour rendre l'Eglise un peu plus morale, transparente et tolérante. Un autre ami, Andrew Greeley, préférerait un Concile Chicago I, pour injecter dans l'Eglise romaine un peu plus d'esprit démocratique, pragmatique et réaliste. Il ne manque pas d'autres voix pour parler de la nécessité d'un Concile africain.

D'accord avec eux, mais je propose une assemblée plus catholique, à laquelle seraient convoqués tous les êtres de la terre, sans exclure ni animaux, ni plantes. Avant tout, il devrait être un Concile de Réconciliation, comme le mot même de "concile" le suggère. "Gloire à Dieu dans les cœurs des hommes et paix avec la terre, entre les hommes que Dieu aime tant (Le 2,14)", voilà ce que nous devrions commencer à chanter dans les Noël's futurs.

Je ne vais pas exposer maintenant, de manière exhaustive, ma proposition. Je vais me limiter et me référer seulement à quelques points concrets.

Avant tout, que ce soit un concile pour achever la guerre froide, qui parfois n'est pas si froide que cela, entre les religions. Il y a plus d'un quart de siècle que l'on parle de la nécessité d'un œcuménisme œcuménique. D'ailleurs nous ne réussissons pas à résoudre nos problèmes internes, si nous nous limitons artificiellement à eux. On ne peut toucher au problème du sacerdoce féminin, par exemple, sans se rendre compte du changement de l'idée du sacerdoce et de l'évolution de la sensibilité féminine dans le monde entier. C'est pourquoi il faut entendre ces voix, les inviter à parler, au lieu de nous contenter de parler d'elles.

De même on ne peut résoudre, ni même poser la question du célibat sacerdotal, sans tenir compte de l'expérience humaine actuelle en relation avec la sexualité, des leçons à tirer des autres religions, et d'autres questions comme celle des droits de l'homme, de la liberté de l'individu. Nous ne pouvons pas dialoguer entre nous, portes fermées.

Le problème de la paix entre les peuples n'est pas seulement un problème politique. Tout comme le problème de la techno-science n'est pas seulement un problème technologique ou exclusivement de la culture occidentale.



Tous les grands problèmes de l'humanité sont des problèmes essentiellement religieux. Si l'Eglise se tait en relation à tout cela, elle se rend coupable d'un péché de lèse-humanité et ne peut continuer à se dire "sacrement du monde". Dans ce cas, elle va se réduire à un petit club qui a trahi l'intuition des meilleurs de ses membres des vingt derniers siècles.

Au premier Concile de Jérusalem on a débattu le problème crucial de l'identité du christianisme, à savoir s'il devait être une sorte de judaïsme réformé ou au contraire avoir l'audace de se rendre indépendant du judaïsme, en supprimant le sacrement primordial de la circoncision qui symbolise le Testament, le Pacte l'Alliance de Yahvé avec son peuple.

Par analogie, dans la section chrétienne d'un second concile de Jérusalem, on devrait traiter avec sérieux du baptême qui au fond, est devenu un succédané de la circoncision. Les problèmes, comme on le voit, sont immenses. Mais ne pas les affronter sous prétexte qu'ils sont difficiles n'est pas une excuse.

Un de ces problèmes à examiner sérieusement, c'est celui du pluralisme. Et en corollaire, celui de la décentralisation. C'est seulement quand on reconnaît une instance supérieure (pour les cas de conflit) qui a l'autorité mais pas le pouvoir, que l'on cesse de courir se mettre sous la protection d'un centre où on se sent forts et en sécurité. Cela veut dire qu'il ne sert à rien de continuer à répéter que l'Eglise doit se désoccidentaliser, si nous ne comprenons même pas ces deux grands problèmes du pluralisme et de la décentralisation.

3.3. Quelques pas préparatoires

Alors, que pouvons-nous faire ?

En premier lieu, nous devons avoir en nous-mêmes une plus grande confiance, renforcée par la communion fraternelle et la conviction que nous sommes nous aussi l'Eglise. Vatican II n'a été qu'un timide point de départ, réaliste et prudent.

Depuis 1955, je défends la fameuse phrase "Hors de l'Eglise point de salut", mais telle que l'entend une partie de la Patristique, dans tout son sens cosmique et mystérique. Je pense que cette phrase, ainsi comprise, exprime merveilleusement ce qu'est l'Eglise : le lieu du salut. Ce qui revient à dire que là où il y a salut, là est l'Eglise, c'est cela l'Eglise.

Heureusement, l'évêque D. Pedro Casaldaliga vient de reformuler de manière brillante cette vieille formule. Il dit textuellement: "Si jadis j'ai cru que hors de l'Eglise il n'y avait pas de salut, maintenant je crois que hors du salut, il n'y a pas d'Eglise".

Deuxièmement, efforçons-nous davantage de construire l'Eglise nouvelle que de combattre l'ancienne. Et le chantier est immense.

Troisièmement, ne nous croyons pas possesseurs de la vérité. Dépassons la tendance à nous croire infaillibles. L'Eglise, épouse du Christ, doit être le lieu de la réconciliation des contraires, non de leur annulation.

L'Eglise de demain sera une "christianie", plutôt qu'un christianisme. La christianie dépasse le christianisme comme celui-ci a dépassé le chrétienté. Le mystique et l'expérimental doivent occuper, dans l'Eglise de demain, la primauté (christianie); ensuite le doctrinal, avec le pluralisme de la vérité (christianisme); enfin, le juridique et la politique qui doivent en être l'appendice (chrétienté).

Quatrièmement, il ne faut pas perdre la perspective historique. La lutte entre la sacerdoce et l'empire a perdu de sa virulence, mais survit en quelque sorte à l'intérieur de l'Eglise. Il ne s'agit plus de Canossa, du Pape Grégoire VII ou de l'empereur Henri IV. Aujourd'hui c'est la papauté qui représente l'empire, tandis qu'une bonne partie de l'Eglise militante et populaire représente le sacerdoce. L'épiscopat fait



surtout de la politique, certainement avec les meilleures intentions, et les communautés chrétiennes, elles, célèbrent l'eucharistie.

D'autre part, un coup d'oeil sur l'histoire nous enseigne qu'il y a toujours eu des conflits et bien plus douloureux que les actuels. Et qu'il y a toujours eu liberté d'action et d'expression. Que n'ont pas dit les Pères du désert contre les évêques? Que n'a pas dit saint François et que n'ont pas écrit saint Bernard et sainte Catherine de Sienne?

Cinquièmement, il est bon de rappeler la tradition deux fois millénaire de l'Eglise catholique, riche non seulement en profondeurs mystiques, mais aussi en leçons d'ecclésiologie et d'identités chrétiennes. Etre chrétien ne signifie pas être membre d'un parti politique, ni un 'fan' du dernier pape. A ce sujet il est même nécessaire de ne jamais perdre un certain sens de l'humour et de relativiser nos petites "tragédies" personnelles. Un sourire et un peu d'ironie et d'humour peuvent ébarber pas mal d'aspérités. Et être théologien, c'est aussi tout un art.

En disant cela, je ne me bats pas pour des églises parallèles, encore moins pour susciter un schisme. Je veux seulement suggérer que la théologie et l'histoire peuvent nous enseigner non seulement à résister et à dire "non", mais aussi à ce que nous assumions nos responsabilités ecclésiales, sans transiger et sans nous courber. Ne prêchons-nous pas souvent que les obstacles de la vie peuvent se convertir en ressources pour notre développement humain et chrétien? D'ailleurs, il est écrit que tous ceux qui essayeront de vivre religieusement dans le Christ, souffriront la persécution (2 Tim 3,12).

Nous ne sommes pas les bons et ceux qui ne pensent pas comme nous, les mauvais. Il est possible que les deux forces ou les deux directions soient nécessaires. Dieu n'écrit pas seulement droit avec des lignes courbes. Il écrit aussi très bien avec des lignes brisées.

Nous sommes à un moment crucial de la vie de l'Eglise. Un peu de compréhension envers ceux que nous voyons vivre marginalisés ne sera pas superflu même si, tout de suite après, ils continueront à voir en nous des orgueilleux. Ne les jugeons pas pour cela, car notre orgueil à nous, c'est l'humble orgueil d'être chrétiens.

Raymond PANIKKAR

traduit du portugais par Jean-Loup ROBAUX à partir de l'adaptation du Journal FRATERNIZAR (Portugal), numéro 65 de janvier 1994.

Publié dans *Hors-les-Murs* n° 59, février 1995.

Texte espagnol également sur notre site web.

